



25
26



L'École des femmes

Texte **Molière**

Mise en scène **Robin Renucci**

REVUE DE PRESSE

Sommaire

PRESSE ÉCRITE

PRESSE NATIONALE

ANNONCES

Sceneweb Robin Renucci met en scène <i>l'École des femmes</i> [...] à Grignan 03/04/2026	5
Coup d'œil <i>l'École des femmes</i> sous les ors de Grignan 18/06/2026	6
La Tribune <i>l'École des femmes</i> mise en scène de Robin Renucci : dans la droite ligne de Jean Vilar 22/06/2026.....	10
Sceneweb Soir de première avec François Morel 22/06/2026	13
Théâtral Magazine Robin Renucci, Molière, intime et politique 01/07/2026.....	16

CRITIQUES

Coup d'œil <i>l'École des femmes</i> L'hommage féministe de Robin Renucci à Mme de Sévigné 24/06/2026	18
Arts-chipels <i>l'École des femmes</i> une farce toute en finesse 30/06/2026	21
Le Figaro Au château de Grignan, <i>l'École des femmes</i> de Molière se réinvente en version féministe 02/07/2026	31
Le Monde Aux Fêtes nocturnes de Grignan, François Morel s'en donne à cœur joie dans <i>l'École des femmes</i> 13/07/2026.....	33
La Vie <i>l'École des femmes</i> de Molière mise en scène par Robin Renucci 15/07/2026	37
Critiquetheatreclau.com <i>l'École des femmes</i> de Molière mise en scène de Robin Renucci 17/07/2026	38

PRESSE RÉGIONALE

ANNONCES

Ici Drôme Ardèche Grignan, c'est un emblème!» pour Robin Renucci, metteur en scène de <i>L'École des femmes</i> aux Fêtes nocturnes 2026 07/05/2026	42
La Tribune de Montélimar Rencontre avec Robin Renucci avant les Fêtes nocturnes du château de Grignan 18/06/2026	45
La Tribune de Tricastin François Morel aux Fêtes nocturnes de Grignan avec <i>L'École des femmes</i> 25/06/2026	50

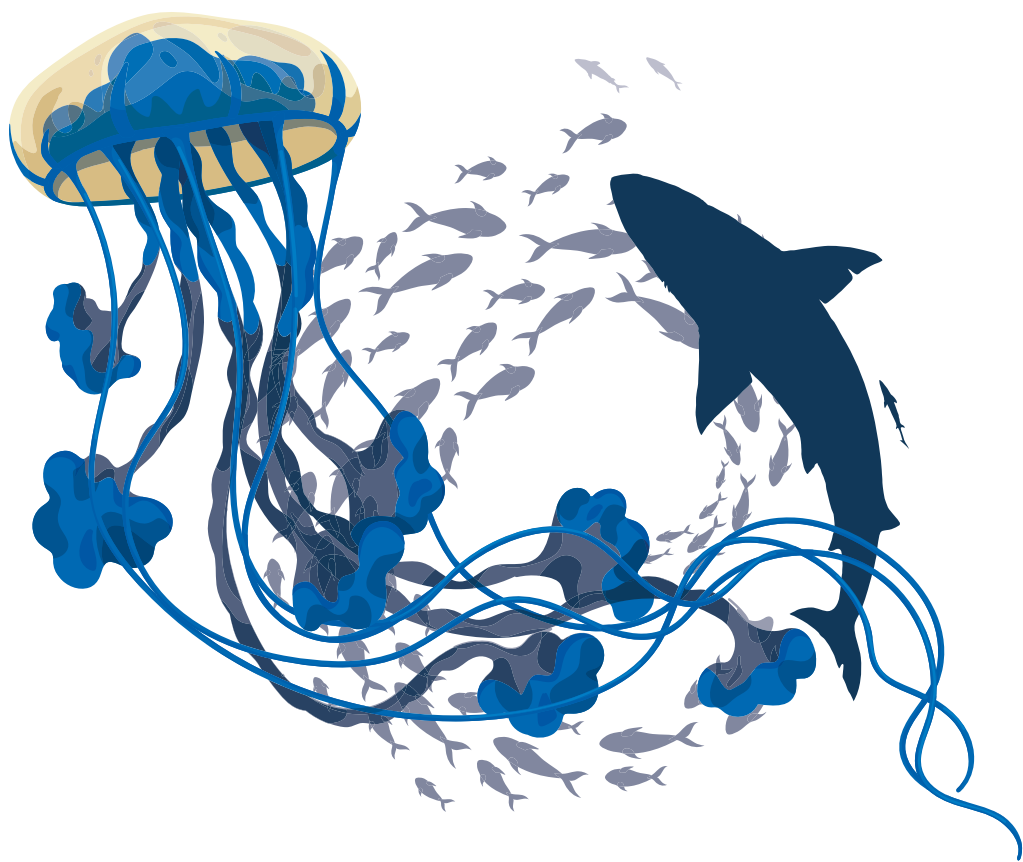
AUDIOVISUEL

ÉMISSIONS RADIO & TV



France Inter **Le journal de 19h** du vendredi 3 juillet 2026 : 15'46''

PRESSE ÉCRITE
PRESSE NATIONALE
ANNONCES



Robin Renucci met en scène « L'École des femmes » de Molière avec François Morel et Juliette Cahon à Grignan



Du 22 juin au 22 août 2026, à Grignan, **Robin Renucci** mettra en scène *L'École des femmes* de **Molière** avec **François Morel** et **Juliette Cahon**, jeune comédienne révélée dans *Musée Duras* mis en scène par **Julien Gosselin**. Des dizaines de milliers de spectateurs sont attendus pour célébrer ce chef-d'œuvre de l'émancipation, qui condamne, entre panache et finesse, monologues introspectifs et comique de situation, toute forme d'autoritarisme, et célèbre le droit à l'éducation.

Écrite au XVII^e siècle, *L'École des Femmes* reste pleinement d'actualité, elle parle de l'émancipation d'une jeunesse qu'on cherche à opprimer, à mettre au pas, notamment les jeunes femmes qui sont sujettes à de multiples injonctions. On rit, beaucoup, pour comprendre. La pièce soulève une problématique intemporelle : l'inquiétude des hommes face aux femmes intelligentes, le désir de maîtriser le mystère féminin. Cette grande comédie de cour en alexandrins sera portée à une dimension populaire à la hauteur de l'humanité qu'elle recèle, dans un souffle de modernité.





Photo de répétitions © Geoffrey Posada Serguier

RENDEZ-VOUS

***L'École des femmes* sous les ors de Grignan**

Pour la 39^e édition des Fêtes Nocturnes, le château drômois a paré sa façade de son désormais traditionnel gradin en demi-cercle. Il accueillera cet été des milliers de spectateurs venus assister à cet incontournable de Molière. Premières indiscretions au cœur des répétitions de la pièce, aux côtés de son metteur en scène Robin Renucci.

Peter Avondo
18 juin 2026

Le mistral souffle fort sur les étendues vertes de la Drôme. Depuis plusieurs jours, il s'est invité comme compagnon de route de la création en cours pour les Fêtes Nocturnes du Château de Grignan. Comme chaque année depuis 39 éditions, le monument patrimonial se transforme en effet en théâtre à ciel ouvert. Devant son imposante et majestueuse façade, le gradin a pris place et attend bientôt les nombreux spectateurs venus découvrir la pièce qui fera vibrer les murs séculaires cet été. Une série de plus de quarante représentations qui se jouera cette année presque intégralement à guichet fermé.

À travers les siècles

Il faut dire qu'au-delà de l'événement, qui attire en lui-même un certain nombre de fidèles convaincus au fil des ans, la programmation 2026 met aussi toutes les chances de son côté. En proposant ce projet à **Robin Renucci**, à la tête de La Criée à Marseille, la direction des Châteaux de la Drôme opte pour un artiste viscéralement attaché au texte et au répertoire. Une décision qui n'a rien d'anodin, en cette année qui célèbre les 400 ans de la naissance de Madame de Sévigné, figure incontournable de l'histoire grignanaise.



Photo de répétitions © Geoffrey Posada Serguier

Pour le metteur en scène, *L'École des femmes* de Molière semble alors toute trouvée. Partant de cette femme de lettres à qui il souhaite faire écho dans sa liberté et son indépendance, il y trouve nombre de thématiques qui résonnent fortement avec notre époque. « *Plus je travaille la pièce, plus je trouve qu'elle est vraiment d'actualité*, confie-t-il. *Elle soulève des sujets essentiels aujourd'hui : la question*

de l'autoritarisme, l'émancipation de la jeunesse, la rétention de la richesse... Tout cela nous concerne. » Afin de le porter, restait à trouver à ce spectacle une distribution solide. Un choix qui s'est lui aussi en partie opéré par le prisme du rapport au texte.

Par amour du texte

« J'affectionne beaucoup l'alexandrin, confirme Robin Renucci avec tendresse. C'est beau à entendre et à mettre en scène. Si tu le fais bien, le public pense dans sa tête la réplique suivante avant qu'elle soit prononcée. C'est une façon de le mettre en écoute. » Alors il distribue ses rôles en s'assurant de partager avec ses interprètes cet amour de la langue. Pour camper Arnolphe – le rôle le plus dense du répertoire devant Cyrano, rappelle le metteur en scène –, il fait ainsi appel à **François Morel**. Face à lui, **Juliette Cahon** et **François Deblock**, respectivement Agnès et Horace, complètent un trio central qui prend pieds, vers et rimes à bras-le-corps.



Photo de répétitions © Geoffrey Posada Serguier

Ce rapport au verbe très habité, presque religieux, tient lieu de référence absolue dans le cadre des répétitions. Robin Renucci envisage le texte comme un élément sacré du travail. Un outil qu'il convient avant tout de s'approprier tel quel, plutôt que de vouloir le couper, le modeler, le plier à ses désirs. Son travail de mise en scène, c'est précisément dans cette assimilation qu'il le met en œuvre. Il ne s'agit pas seulement d'une certaine forme de respect, c'est aussi faire entendre, sans le biaiser, un discours qui résonne avec une certaine force en dépit des siècles :

« Aujourd'hui il y a une dérive autoritaire, une remontée masculiniste importante, un backlash du féminisme. Molière en parle bien. »

Un cadre d'exception

Alors pour se mettre dans la perspective des mots de l'auteur, le metteur en scène va chercher de quoi

révéler le sous-texte. De là lui vient l'un des pivots essentiels de sa dramaturgie : *« Pour moi, les maisons chez Molière sont des personnages. Dans L'École des femmes, c'est une maisonnette précaire où Agnès a été mise par Arnolphe en attendant de l'épouser, après l'avoir mise au couvent pendant treize ans avec l'ordre de la rendre la plus idiote possible. Cette maison a une vie par elle-même. C'est un patriarcat de fortune, bricolé. »* En découle une réflexion scénique qui fait de cette maison l'actrice et le témoin d'un effondrement autant que d'une émancipation.



La scénographe **Lisa Navarro** imagine pour cela une cabane branlante perdue au milieu d'un terrain vague, à la marge de toute société – *a fortiori* bourgeoise. Menaçant en permanence de s'écrouler, elle prend ici place au pied de l'immense façade du Château de Grignan. Un contraste spécifiquement pensé pour s'inscrire dans ce cadre non-conventionnel, et qui fait de cet espace un terrain de jeu artistique aussi bien que technique. À la création lumière comme à la composition sonore, **Sarah Marcotte** et **Antoine Richard** s'en sont d'ailleurs donné à cœur joie, mettant à profit toutes les possibilités offertes par le décor châtelain comme par le dispositif semi-circulaire qui lui fait face.

Premier public

C'est là que les sept interprètes, vêtus de costumes qui n'ont encore rien de définitif et seront signés par **Benjamin Moreau**, doivent désormais finaliser leurs partitions. Après bientôt deux semaines à Grignan, l'un des enjeux des répétitions consiste à trouver ses marques, tant dans les déplacements et les gestes que dans les intentions de jeu. Et pour cause, les conditions extérieures et le plateau soudain



Photo de répétitions © Geoffrey Posada Serguier

très profond, qui plongent le projet dans sa réalité à venir, modifient tous les rapports jusqu'à présent travaillés en salle. Car la cour du château a peu à voir avec La Criée ou LaMAM, d'autant que les gradins ne sont pas tout à fait vides en ce début de soirée.

Une quarantaine de spectateurs, invités parmi les fidèles du lieu, ont en effet pris place sur les sièges pour assister au travail en cours. Une proposition que Robin Renucci accueille avec beaucoup de naturel, ouvrant déjà régulièrement ses répétitions. « *L'argent public utilisé pour faire un spectacle appartient à tout le monde* », explique-t-il sans détour avec le souci de transparence qui anime le directeur de théâtre qu'il est. Par-delà cette considération, cela interroge également toute une démarche artistique : « *Je trouve très bien de montrer que pour faire naître quelque chose, il faut travailler. C'est un artisanat, je n'aime pas du tout la qualité d'artiste de talent.* »

Un théâtre populaire

Filant la métaphore de cet artisanat, Robin Renucci sait exactement où aller durant cette dernière semaine de répétitions : « *Le patron du vêtement est fait, il faut que je retire les fils blancs et que j'allège l'ensemble du rythme* ». Une opération de précision qui mobilise toutes les forces techniques



et artistiques disponibles. Car c'est là que se joue toute la fluidité du spectacle, des ressorts de la comédie jusqu'à la justesse de l'interprétation, en passant par la dramaturgie elle-même. C'est aussi ce rythme – et ses fluctuations – qui détermine le lien qui se tisse entre le plateau et les spectateurs.



Photo de répétitions © Geoffrey Posada Serguier

Une relation primordiale pour le metteur en scène. *« Le public est vraiment le partenaire principal des acteurs. Je fantasme sur l'idée que c'est un public populaire, qui brasse plein de gens différents »*, dit-il dans la poursuite du projet qu'il mène notamment depuis son arrivée à Marseille en 2022. Cette notion de théâtre populaire, qui fait pleinement partie de son identité, trouve avec *L'École des femmes* un *medium* qui ne laisse aucune place au doute : *« J'ai besoin de mettre le public dans la connivence dès le début, qu'il y ait une conversation entre la salle et le plateau »*. C'est à travers ce dialogue permanent que le registre comique finit par changer de camp, riant d'abord avec Arnolphe avant de le tourner en dérision, lui et ce qu'il représente.

Détails et précision

L'orchestration de la comédie tient dès lors d'une attention au détail, dans tous les corps de métier. Au plateau, outre les trois protagonistes de l'intrigue, l'énergie et la rigueur de **Luc-Antoine Diquéro**, **Igor Skreblin** et **Chani Sabaty** sont nettement mises à contribution dans cette quête de justesse. Sous l'œil attentif de leur camarade de jeu et assistant metteur en scène **Sven Narbonne**, tout se place progressivement au millimètre. À ses côtés dans les gradins, Robin Renucci interrompt les scènes de temps à autre. La voix discrète qui passe dans son micro est celle d'un artiste qui sait où il va. Postures, intentions et déplacements s'ajustent à son regard, tandis que côté régie tout s'organise également pour proposer un spectacle le plus fluide possible.

Cet élan commun, qui met dans un même mouvement scénographie, technique et artistique, est au centre du travail à mener dans les jours qui les séparent encore de la création. Au cours de ces derniers instants sans spectateur, *L'École des femmes* va se resserrer acte après acte, de réplique en effet scénique, au cours des filages à venir et jusqu'à la répétition générale. Restera alors à la pièce à rencontrer ses premiers publics pour façonner tout à fait ce que des sièges vides ne pourront jamais remplacer : un rapport sensible qui donne à la comédie toute sa résonance critique et politique.

Envoyé spécial à Grignan



LA TRIBUNE

« L'École des femmes » mis en scène par Robin Renucci : dans la droite ligne de Jean Vilar

Armelle Héliot

Publié le 22 juin 2026 à 17:45



Robin Renucci, directeur du théâtre de la Criée à Marseille ; représentation de « L'École des femmes ».

LTD/Clement Vial/Geoffrey Posada Serguier/L'Ecole des Femmes

Directeur de la Criée, à Marseille, Robin Renucci met en scène le spectacle de l'été dans la Drôme, « L'École des femmes », avec un grand François Morel en Arnolphe.

Robin Renucci occupe une place à part dans le monde de la culture. Jeune premier d'excellence passé par le Conservatoire, tôt connu par des films comme *Eaux profondes* de Michel Deville, dès 1981, ou *Escalier C* de Jean-Charles Tacchella, en 1985, il aurait pu continuer sur cette seule lancée. Mais il avait au cœur le sens de l'éducation artistique et du partage, essentiel dans sa propre formation.



On n'oublie pas son engagement d'interprète, par exemple dans le légendaire Soulier de satin de Paul Claudel, dans la cour d'honneur d'Avignon, en 1987. Il est Don Camille, auprès de Didier Sandre (Rodrigue) et Ludmila Mikaël (Prouhèze). D'Antoine Vitez, qui les dirige, il a hérité la certitude que le théâtre peut être « *élitaire pour tous* ». Il n'a jamais dévié. Qu'il crée en 1998, en Haute-Corse, l'Aria (Association des rencontres internationales artistiques) ou dirige les Tréteaux de France, de 2011 à 2022, il fait preuve d'une détermination profonde : Robin Renucci est un passeur.

Il connaît les vertus du théâtre : ouvrir au monde réel et aux rêves par la littérature et le partage. En 2022, il a été nommé à la tête du Théâtre national de la Criée, à Marseille, et vient de voir son mandat renouvelé jusqu'en 2029. Il y a beaucoup entrepris et a élargi le public de cette maison donnant sur le Vieux-Port.

Ces temps-ci, c'est un peu plus au nord, à Grignan, dans la Drôme, qu'on le retrouve au travail. Devant la façade du château Renaissance où vécut la fille de Mme de Sévigné, il répète ***L'École des femmes*** de Molière. Dans le rôle d'Arnolphe, le grand François Morel. « *J'ai une profonde admiration pour lui, souligne Robin Renucci. Pour sa grande précision intellectuelle, pour son humanité et ce qu'il peut inspirer de fragilité en même temps. Avec François Morel, la bonne foi d'Arnolphe va toucher le public.* »

Une bonne foi qui n'empêche pas « *la terrible dérive autoritaire de cet homme* » qui élabore le fou projet d'élever Agnès pour qu'elle ne soit pas abîmée par le monde extérieur, « *mais qui n'est rien d'autre qu'un excès d'autorité* ». Rien ne va fonctionner comme il en a rêvé. « *Tout s'effondre pour lui, petit à petit.* » Chez Molière, on n'oublie pas le rire et Agnès (Juliette Cahon) comme Horace (François Debblock) vont trouver leur liberté.



« On pensera à l'Italie, peut-être »

« J'ai monté cette saison La Leçon d'Eugène Ionesco. Je joue le professeur. Lui aussi abuse de son autorité. Arnolphe s'appuie sur ce qu'il croit être un élan moral, il veut protéger et instruire. Le professeur prétend à la science. Le personnage d'Ionesco va très loin... Pour moi, L'École des femmes et La Leçon forment un diptyque. Composées à des siècles de distance, 1662 et 1951, les pièces s'appuient sur l'angoisse des hommes devant la liberté potentielle des femmes, et aussi sur l'emprise qu'entend exercer un adulte sur un être jeune. Ce ne sont peut-être pas des monstres, mais des personnages de pouvoir dont la dérive autoritaire est fatale. »

La distribution et l'équipe artistique sont fortes. Robin Renucci retrouve des collaborateurs essentiels comme la scénographe Lisa Navarro et le créateur des costumes Benjamin Moreau. *« Il faut inspirer une atmosphère, mais ne pas oublier la force du lieu... On pensera à l'Italie, peut-être. »* Chaque été, un artiste est chargé de concevoir le spectacle des Fêtes nocturnes.

« J'aime beaucoup l'esprit de Grignan : deux mois de représentations devant près de 800 spectateurs chaque soir, c'est un privilège formidable. C'est un public très brassé, avec des amateurs très habitués et des familles qui viennent ici en une fête unique ! Toutes les générations sont présentes et cela aussi est une richesse pour le festival. J'y trouve mon ADN ! »

Tout en peaufinant sa mise en scène, cet héritier de Jean Vilar pense à la prochaine saison de la Criée. Et au-delà. *« J'ai sollicité **Delphine de Vigan** et Guillaume Poix. Je souhaite que l'on parle de la jeunesse d'aujourd'hui. »*

Armelle Héliot



Soir de Première avec François Morel



Photo David Desreumaux

Comédien formé à l'École de la Rue Blanche, François Morel débute sa carrière dans la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff et incarne Monsieur Morel dans *Les Deschiens* pendant sept ans. Depuis, il poursuit une carrière de metteur en scène, de comédien pour le théâtre et le cinéma, mais aussi de chanteur et parolier. À partir de cette semaine, il endosse le rôle d'Arnolphe dans *L'École des femmes* de Molière, mise en scène par Robin Renucci dans le cadre des Fêtes nocturnes de Grignan.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Je me souviens que ma mère me posait régulièrement cette question : « *As-tu le trac ?* » ; et je lui répondais : « *Ça ne te regarde pas !* » Je vais essayer d'être plus poli avec vous... Tous les soirs, il y a un petit pincement, une petite inquiétude : l'envie de ne pas rater un rendez-vous. Les soirs de première, il y a forcément un trac supplémentaire, c'est là qu'on découvre vraiment le spectacle. Cette fois-ci, à Grignan, il y aura sûrement une appréhension particulière, car *L'École des femmes*, ce n'est pas rien. Arnolphe est l'un des plus longs, si ce n'est LE plus long rôle du répertoire. La partition n'est pas facile, le personnage passe par des montagnes russes de sentiments. Si elle me posait la question aujourd'hui, je lui dirais : « *Oui, Maman, à Grignan, le soir de la première de L'École des femmes, j'aurai le trac !* »



Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Je vais rester toute la journée concentré sur la soirée. Lire, marcher, relire mon texte, être avec mes partenaires, être ensemble et profiter du bonheur de la troupe.

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Je n'ai pas spécialement d'habitudes avant de monter sur scène. J'ai tendance à me redire les toutes premières répliques, mais, au bout de quelques représentations, je suis capable de dire des bêtises avec mes amis comédiennes et comédiens.

Première fois où vous vous êtes dit « Je veux faire ce métier » ?

Quand ma grand-mère m'avait demandé enfant, je devais avoir cinq ou six ans, ce que je voulais faire comme métier, j'avais répondu : « *Roger Pierre et Jean-Marc Thibault !* » Ça reste mon projet.

Premier bide ?

Je ne sais pas si c'est mon premier bide, mais je me souviens d'une semaine en Belgique où l'on jouait *Bien des choses* avec mon ami **Olivier Saladin**. Ce spectacle, qui déclenchait beaucoup de rires partout où on le jouait, ne suscitait dans ce quartier de Bruxelles qu'une écoute silencieuse et vaguement polie. Le directeur, le premier soir, nous avait présentés comme « *son coup de cœur de l'année* » ; et puis, au fil des soirées, son enthousiasme s'émuait : « *Voici Bien des choses, qui reste mon coup de cœur de l'année...* » ou « *Bien des choses, un spectacle qui a eu beaucoup de succès ailleurs, j'espère que vous l'appréciez...* ».

Première ovation ?

J'ai le souvenir d'une soirée à Orléans dans une petite chapelle désaffectée. Je commençais à écrire des sketches. Le public était très rieur. J'étais sorti heureux, un peu comme si j'étais devenu par miracle **Guy Bedos**, mon idole à l'époque.

Premier fou rire ?

Je ne me souviens pas de vrai fou rire. Déjà, à l'école, je faisais rire mes voisins, mais moi, je restais assez pincésans-rire, ce qui me permettait de ne pas être puni. J'ai un peu gardé cette habitude.

Premières larmes en tant que spectateur ?

Les premières larmes d'émotion. Je suis avec ma sœur sur le trottoir près du Théâtre d'Orsay (devenu le Musée d'Orsay) que dirigeaient à l'époque **Jean-Louis Barrault** et **Madeleine Renaud**. Nous venons d'assister à une représentation de *Harold et Maude*, la pièce de **Colin Higgins** adaptée par **Jean-Claude Carrière**. Dans la tête, nous avons les paroles de la chanson *Les Couleurs du temps* de **Guy Béart** : « *Je voudrais changer les couleurs du temps, changer les couleurs du monde...* » Et nous sommes bouleversés.

Première mise à nu ?

Dans les spectacles de chansons que j'ai pu faire – *Collection particulière, Le Soir, des lions...*, *La vie (titre provisoire)* –, mais aussi dans certaines chroniques que j'ai pu faire à la radio sur France Inter, je me sens, sans doute plus qu'au théâtre, parce que je suis dans ce cas à la fois auteur et interprète, dans une sincérité absolue qui parfois me dépasse.

Première fois sur scène avec une idole ?

Jouer avec **Robert Hirsch** et **Darry Cowl**, que j'avais admirés enfant, était un grand kif ! La pièce s'appelait *Les dégourdis de la 11ème*, vaudeville militaire de **Mouëzy-Éon** et **Daveillans**. Je ne suis pas sûr qu'elle reste dans les annales...



Première interview ?

La première fois que j'ai répondu à une interview à la télé, c'était dans une émission de **Christine Bravo**. J'étais mort de trac. J'en garde finalement un souvenir assez joyeux.

Premier coup de cœur ?

Je crois que c'est un récital de **Georges Moustaki** en 1971 dans la salle Le Viking à Flers-de-l'Orne. Je ne savais pas si je voulais devenir chanteur ou comédien – je ne sais toujours pas ! –, mais je savais que j'avais envie que ce soit mon royaume pour vivre en plus grand, pour partager toutes les émotions, pour créer de belles choses, réconfortantes, émouvantes.

22 JUIN 2026 PAR L'ÉQUIPE DE SCENEWEB





L'ÉCOLE DES FEMMES

Château de Grignan

GRI
GNAN

Robin Renucci

Molière, intime et politique

Le directeur du Théâtre national de La Criée monte *L'Ecole des femmes* au Château de Grignan avec François Morel dans le rôle d'Arnolphe. Il s'empare du sujet grave des violences faites aux femmes pour mieux rire de la bêtise humaine.



Quel lien entretenez-vous en tant qu'acteur et spectateur avec la pièce *L'Ecole des femmes* ?

Robin Renucci : Elève au Conservatoire, j'ai trouvé la pièce intéressante. Je l'ai moi-même approchée en jouant Arnolphe, sous la direction de Christian Schiaretti, en 2016. J'en ai vu cinq ou six mises en scène et j'ai constaté, peu à peu, un déplacement de mon regard. Evidemment, la question des violences faites aux femmes y est centrale : il y a la coercition, le maintien d'une jeune fille dans une forme d'enfermement et la peur de son émancipation. Elle prend encore plus de force depuis #MeToo et le début de l'effondrement du patriarcat, avec, parallèlement aux Etats-Unis, un retour très violent des masculinistes. Le théâtre sert à cela : éclairer, toujours plus. Ecrit en 1662 par Molière, *L'Ecole des femmes* pose des questions très actuelles.

D'où vient sa richesse ?

Elle s'empare d'un sujet à la fois intime et politique et se situe à un triple niveau. C'est d'abord une fiction qu'on raconte avec un suspense fondé sur un quiproquo : le soupirent-ils en face de lui un confident, qui est aussi le tortionnaire de celle qu'il aime. L'œuvre

nous raconte aussi quelque chose de manière allégorique : **Agnès, pure comme l'agneau, est en fait sur le chemin de son émancipation. Elle passe de l'ignorance de la jeune fille à la femme capable de décider et de rejeter ceux qui veulent la posséder, elle est intelligente.** Face à elle, un vieil homme qui s'appelle de la Souche, n'a pas de capacité érectile et se montre incapable de transmettre quoi que ce soit à la jeunesse. Troisième aspect, la magnificence de la langue : un alexandrin que j'aime et que je vais tenter de sublimer.

C'est aussi une comédie...

Bien sûr. Et comme Chaplin riait dans *Le Dictateur* d'un sujet gravissime, il me semble important qu'on s'empare de ce thème grave et d'une puissance tellurique sous la forme d'une comédie. Il ne s'agit pas de détourner Molière mais de moderniser sa pensée. Il faut continuer à enfoncer le clou, rire de la bêtise de l'homme et du patriarcat qui s'effondre. Je monte la pièce dans cet esprit.

Pourquoi avoir choisi François Morel pour incarner Arnolphe ?

Pour l'avoir jouée, je connais bien l'œuvre dans ses moindres pulsations, méandres et difficul-

tés, ce sera mon atout comme chef d'orchestre et François Morel campera un Arnolphe d'aujourd'hui. Il possède à la fois toute l'intelligence du verbe et du comique. Grignan, qui nous offre 46 dates face à près de 800 spectateurs, est l'endroit idéal pour cet acteur populaire, qui a un grand amour du public. Je rêve, avec lui, d'un théâtre sans esbroufe, dans le plaisir.

Vous avez choisi de transposer l'œuvre dans une sorte de no man's land, en périphérie. Quel usage ferez-vous du lieu singulier qu'est Grignan ?

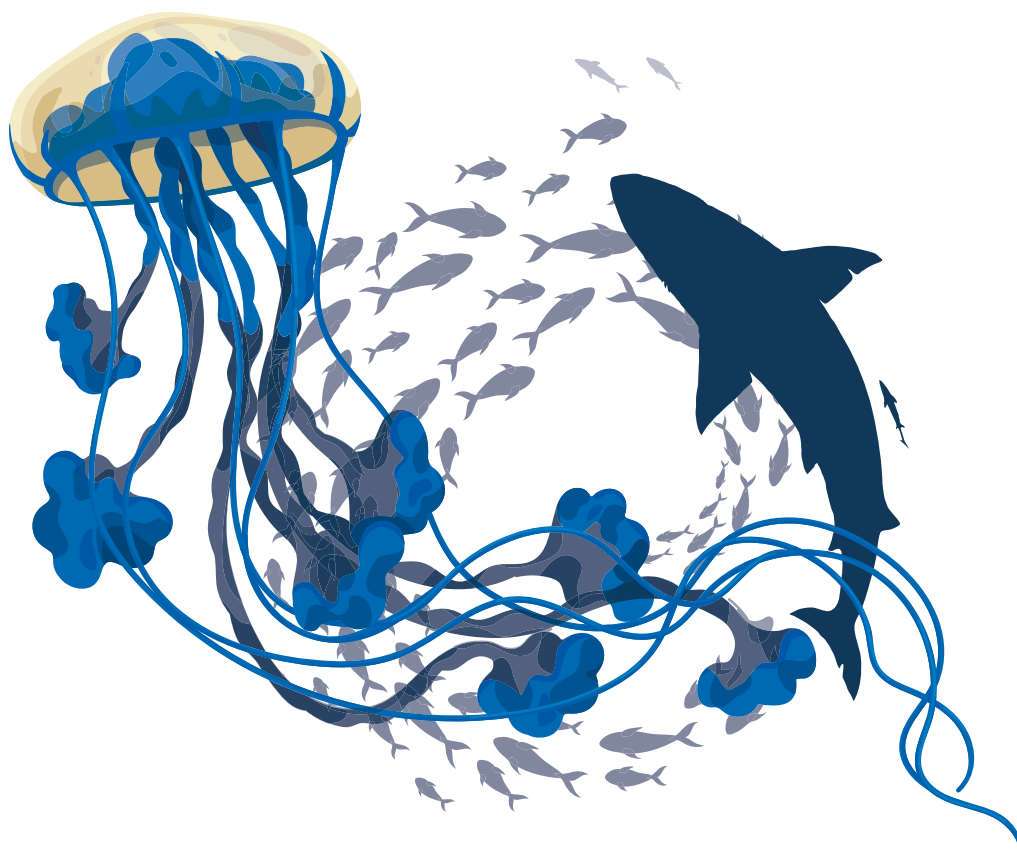
Le Château de Grignan est très riche. Il aura sa place dans la scénographie qui se situera à un carrefour entre la beauté du XVIIIe siècle et un terrain vague assez beau où Agnès vit recluse avec deux travailleurs. D'un côté la demeure de Madame de Sévigné, de l'autre une bicoque qui va s'écrouler. Comme le symbole de l'effondrement du patriarcat.

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *L'Ecole des femmes*, de Molière, mise en scène Robin Renucci, avec Juliette Cahon, François Debblock, François Morel... Fêtes nocturnes de Grignan, 04 75 91 83 65, du 24/06 au 22/08



PRESSE ÉCRITE
PRESSE NATIONALE
CRITIQUES





© Guillaume Thevenet

CRITIQUES

L'École des femmes : **L'hommage féministe de Robin Renucci à Madame de Sévigné**

Sous la façade Renaissance du Château de Grignan, le directeur de La Criée à Marseille fait claquer les alexandrins de Molière et envoie valser les masculinistes d'hier et d'aujourd'hui. Cette comédie de l'émancipation célèbre, à l'occasion de son quadricentenaire, l'esprit libre et frondeur de l'illustre maîtresse des lieux.



Olivier Frégaville-Grotian d'Amore
24 juin 2025

Il y a quatre cents ans, place des Vosges, dans le Marais parisien, naissait l'une des plumes les plus vives du Grand Siècle. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, fit rayonner Grignan par sa correspondance fleuve, adressée à sa fille et à ses proches, parmi lesquels le libertin et impertinent Bussy-Rabutin. C'est en épousant le comte d'Adhémar que Françoise, son enfant chérie, devint châtelaine des lieux et première dame de province.

Pour célébrer comme il se doit la plus célèbre des épistolières, le deuxième étage de la bâtisse, restauré au début du XX^e siècle par Madame Fontaine, rouvre dès juillet dans une scénographie entièrement repensée signée Fabrice Hausset et la complicité de la dessinatrice Marie Decourchelle. Onze pièces et une frise inspirée des tapisseries provençales replongent le visiteur dans le quotidien du couple de Grignan, ses fêtes, sa descendance et son rôle de relais de l'autorité royale en terre méridionale.

Arnolphe, geôlier déjoué

C'est sous les fenêtres de cet étage, sur une avancée en rotonde, que **Robin Renucci** met en scène *L'École des femmes*. Quelle pièce, mieux que celle-ci, pouvait honorer aussi bien la marquise et sa franchise ? Arnolphe, bourgeois enrichi et passablement ridicule, qui s'est offert une particule pour la respectabilité, redoute par-dessus tout la ruse des précieuses et la honte d'être cocu. Pour s'en prémunir, il a recueilli une petite paysanne et l'a tenue dans l'ignorance, de ses quatre à ses seize ans, afin d'en faire son épouse. Il rêve de la modeler comme une cire docile, certain de



© Guillaume Thevenet

pouvoir lui donner la forme (soumise bien sûr) qui lui plaît. Passons sur le relent de pédophilie qui affleure. Le machisme triomphe.

Mais Molière, observateur redoutable de son temps et féministe avant l'heure, n'a jamais laissé le rire désarmer sa critique, et c'est sous les éclats de la farce qu'il loge sa plus rude attaque contre les barbons. Il place devant la jolie sotte un gentilhomme au cœur tendre, et il ne faut guère de temps pour qu'elle cède à ce visage d'ange.

Le ver est dans le fruit. Toutes les manœuvres d'Arnolphe, ses précautions, ses prévenances, sa préférence pour la manipulation dans l'ombre plutôt que l'affrontement dans la lumière, se brisent contre l'amour. Au terme d'un revirement total de situation – le fameux *deus ex machina* que Molière affectionne pour plaire à la cour et muer la tragédie en comédie heureuse –, le barbon finira dindon et Agnès gagnera non pas un amoureux mais son affranchissement.

La cabane contre le château

S'appuyant sur le travail scénographique de **Lisa Navarro**, Robin Renucci tisse des échos entre les mots et la pierre, entre hier et aujourd'hui. Recluse dans une maison de guingois, à l'écart d'un monde jugé corrupteur, Agnès s'épanouit en sauvageonne, guidée par son seul instinct et par les principes religieux inculqués dès l'enfance. Et c'est cette candeur, ce cœur offert, tout ce qu'Arnolphe a patiemment façonné, qui se retourne contre lui. Là réside la beauté du texte.

À mesure que la jeune fille s'émancipe, la cabane perd ses plumes, ou plutôt ses planches mal fixées, et se délite jusqu'à n'être plus qu'une carcasse vide ouverte aux quatre vents. Le château, emblème de l'autorité royale et masculine, ne pèse rien face à cette mesure de fortune qui, dans un dernier souffle, livre à sa captive la liberté espérée et une famille aimante. Loin de la marquise par sa naissance, Agnès brûle pourtant du même feu.

François Morel, dindon magnifique



© Guillaume Thevenet

Dans ce tourbillon de rebondissements dont il fait les frais et sur les chausses trappes qui s'ouvrent sous ses pieds et qui finiront par l'engloutir, **François Morel** impose sa verve, son goût du vers et un sens aigu du comique. En jeune premier, **François Debblock** virevolte et campe à merveille l'amoureux transi, un brin naïf. Le reste de la distribution, **Juliette Cahon**,



Sven Narbonne, Chani Sabaty et Igor Skreblin, accompagne le mouvement, avec des présences encore inégales que les prochaines soirées sauront resserrer. Souffrant, **Luc-Antoine Diquéro** a cédé pour une durée indéterminée le rôle de Chrysalde à Robin Renucci, que ce dernier a repris au pied levé. Sous sa direction précise, la langue de Molière éclate et répond aux lettres de Madame de Sévigné, les vers se relançant l'un l'autre, cavalant parfois pour mieux faire saillir la rime, bien que le rythme – chaleur oblige – n'ait pas encore été trouvé.

Sous une canicule harassante, écouter cette poésie qui raille la domination masculine et célèbre l'intelligence des femmes ne rafraîchit pas totalement l'atmosphère, mais reste franchement réjouissante. Le pari grignonais est tenu, et les Fêtes nocturnes peuvent briller jusqu'à fin août.

Envoyé spécial à Grignan

L'École des femmes de Molière

Fêtes Nocturnes – Château de Grignan

Du 24 juin au 22 août 2026

Durée estimée 1h45.

Tournée

23 septembre au 3 octobre 2026 au Théâtre Montansier – Versailles

7 au 9 octobre 2026 à la Maison de la Culture de Bourges

13 au 17 octobre 2026 à L'Azimut – Antony – Châtenay-Malabry

20 et 21 octobre 2026 au Radiant-Bellevue – Caluire.

23 octobre 2026 à Bourgoin-Jallieu

4 et 5 novembre 2026 au Théâtre de la Fleuriaye – Carquefou

10 novembre 2026 à la Scène nationale 61 – Flers

13 novembre 2026 à la Scène nationale 61 – Alençon

20 novembre 2026 au Carré Sainte Maxime

23 et 24 novembre à Scènes et ciné – Istres

27 et 28 novembre 2026 au Théâtre Molière – Sète

1er et 2 décembre 2026 au Théâtre de l'Archipel – Perpignan.

8 et 9 décembre 2026 à Pau

12 et 13 décembre 2026 au Parvis – Scène nationale de Tarbes.

16 au 19 décembre 2026 au Théâtre National de Nice

5 au 24 janvier 2027 à La Criée – Marseille

26 et 27 janvier 2027 à Grasse

30 et 31 janvier 2027 à L'Onde – Vélizy-Villacoublay.

Mise en scène de Robin Renucci

Avec François Morel, Juliette Cahon, François Deblock, Luc-Antoine Diquéro, Sven Narbonne, Chani Sabaty, Igor Skreblin

Scénographie de Lisa Navarro assistée de Margaux Nessi

Création lumière de Sarah Marcotte assistée de Marie Martorelli

Costumes de Benjamin Moreau assisté de Mathilde Brette

Création son d'Antoine Richard

Régie générale – Jean-Luc Malavasi

Assistanat à la mise en scène – Sven Narbonne





THÉÂTRE

L'ÉCOLE DES FEMMES. UNE FARCE TOUTE EN FINESSE.

30 JUIN 2026

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Phot. © Guillaume Thévenet

La modernité de Molière lui a fait traverser les siècles. L'École des femmes est l'un des fleurons de l'engouement que l'auteur suscite. Après Anne-Marie Lazarini cette année, c'est au tour de Robin Renucci d'en explorer la force contestataire. Les deux approches mettent en évidence la nécessaire reconsidération du sort fait aux femmes et l'actualité de la pièce.



Le Château de Grignan, qui est à l'origine du projet de création de *L'École des femmes* par Robin Renucci en 2026, offre sa façade Renaissance pour décor de fond à cette pièce du Grand Siècle, créée en 1662 au théâtre du Palais-Royal à Paris.

Grignan reste un lieu marqué par l'ombre féminine de la marquise de Sévigné, la célèbre épistolière contemporaine de Molière, dont Grignan célèbre le quadricentenaire de la naissance. Non seulement le lieu est le réceptacle des lettres qu'elle envoyait à sa fille très aimée depuis Paris, décrivant par le menu la vie parisienne et ses travers, mais aussi la villégiature où la marquise séjourna trois fois, quatre années durant, avant d'y finir ses jours. Il a la valeur emblématique du berceau qui a vu s'établir une correspondance de femmes, mais aussi celle de sa préservation par des femmes puisque les lettres de la marquise furent ensuite éditées par sa petite-fille, Pauline de Grignan.

L'École des femmes, attaque directe contre un patriarcat abusif autant qu'imbécile, entre ici en résonnance avec l'histoire et l'esprit des lieux qu'y ont insufflé les occupantes du château de Grignan où elle trouve naturellement sa place. Elle vient aussi rappeler, par ricochet, l'indépendance que prirent les femmes en littérature au XVII^e siècle. L'année 1662 marque aussi la date de parution de *la Princesse de Montpensier*, par Mme de La Fayette, publié sous le nom de Jean Regnault de Segrais et prélude à *la Princesse de Clèves*. Une nouvelle qui évoque la passion tragique de la princesse, face à un mari tout aussi absent que violemment jaloux, et pose la question de l'amour face aux contraintes de liens matrimoniaux non choisis et à la coercition qu'ils entraînent.



Un décor à contrepied



Sur la scène, devant la somptueuse façade du palais, un baraquement surmonté d'un étage, fait de pièces de bois disparates assemblées de bric et de broc, forme comme une verrue disgracieuse, un hiatus assumé face à la magnificence du lieu. Une injure au luxe ostentatoire du château, qui en dit l'envers, la misère morale qui se dissimule derrière l'apparent équilibre et le luxe de cour. Un lieu en lisière du monde – il aurait pu être un bidonville des barrières parisiennes au XIX^e siècle ou, plus près de nous, ces logis de fortune de Nanterre ou de La Courneuve, rasés depuis –, habité par les rats dont on voit un spécimen traverser ostensiblement la scène au début du spectacle.

C'est là qu'Arnolphe, quarantenaire tout gonflé de sa propre importance et de son écrasante volonté de puissance, « élève », sous la surveillance étroite d'un couple de valets pouilleux, la jeune Agnès, recueillie par lui lorsqu'elle avait quatre ans, qui est maintenant en âge d'être mariée.

Il lui offre une vie de peu, la maintient dans la misère pour ne lui suggérer aucune idée de luxe et de goûts dispendieux et refuse de lui donner la moindre éducation pour ne pas courir le risque qu'elle manifeste la moindre intelligence qui remettrait en cause son pouvoir. Une sujette, esclave de ses moindres volontés, réduite à une ignorance « crasse », qui étale ses haillons à la façon de la petite marchande d'allumettes d'Andersen, se grattant le corps ostensiblement sur scène. Le projet d'Arnolphe, mûri de longue date, a un but bien précis : l'épouser, disposer de son corps de jeune femme sans avoir à subir les innombrables défauts qu'il attribue aux femmes.



Phot. © Guillaume Thévenet

Un portrait charge du paternalisme et de la masculinité



Ce plan qu'il considère infaillible et dont il se glorifie, il l'expose, avec un cynisme autosatisfait, à son ami Chrysalde. Pour « s'en rendre maître », dit-il de la jeune fille, il a fait en sorte de la « rendre idiote autant qu'il le pouvait ». Il faut entendre sans bondir aujourd'hui des propos tels que « la femme est en effet le potage de l'homme », une denrée à consommer, qu'il souligne par un « seul celui-ci possède le droit d'y tremper le doigt ». Des considérations qui ne manquent pas de faire réagir, saluées par les huées du public. On se retrouve alors renouant avec la tradition du théâtre de tréteaux où les invectives des spectateurs faisaient partie du jeu.

L'accompagnement musical est de la partie. En choisissant la chanson de Sting, *Every Breath You Take*, dont les paroles sont lourdes de sens – « Chaque respiration que tu prends,/ chaque mouvement que tu fais,/ chaque lien que tu romps,/ chaque pas que tu avances,/ je te surveillerai » –, Robin Renucci renforce l'affirmation de l'emprise qu'Arnolphe exerce sur Agnès. Celui-ci ne se contente d'ailleurs pas d'adopter, « entre hommes » face à Chrysalde, un comportement machiste. Il ne prendra pas plus de gants vis-à-vis d'Agnès, soulignant : « Votre sexe n'est là que pour la dépendance ».

L'apparence d'Arnolphe ne dépare pas ses propos. Elle dit théâtralement son adéquation avec l'esprit de son temps. Homme-tapisserie avec son costume de papier peint, copie réinventée d'anciens tissus à tapisser, il se fond dans le décor de cette société masculiniste où les femmes sont privées de droits. Il en souligne en même temps le caractère grotesque, risible.

Bien évidemment, comédie oblige, le fat sera puni dans sa vanité, le maître bafoué, l'époux projeté cocufié. Et son châtiment sera à la mesure de la coercition qu'il a exercée sur Agnès. Car, dans un jeu de l'arroseur arrosé, ce sont ses arguments que l'ingénue retourne contre lui. Sa naïveté va constituer le terrain parfait pour l'apparition du jeune Horace dont elle s'éprend sans y voir malice. De son côté, Horace ne va pas trouver mieux que de prendre Arnolphe, dont il ignore l'identité, pour confident, fouaillant chaque fois davantage dans la plaie ouverte chez Arnolphe en lui contant les progrès qu'il obtient auprès de sa belle qui, de son côté, enfonce le clou avec une « innocence » qui mène le barbon en enfer.

La suite sera à la mesure de cette punition où quiproquos, ambiguïtés et équivoques abondent, pour le plus grand plaisir des spectateurs, jusqu'au coup de théâtre final et à son *happy end* attendu que le metteur en scène, avec malice, détourne en le poussant plus loin encore.

Ici, dans l'approche qu'en propose le jeu des comédiennes et des comédiens, le texte est servi dans sa plus grande clarté, les doubles sens sont immédiatement perçus, les commentaires machistes et les réflexions un brin salaces apparaissent en pleine lumière. Chaque mot pèse de tout son poids afin que nul n'en ignore la charge.





Phot. © Guillaume Thévenet

Le choix du « grand » théâtre

Ce n'est pas le moindre paradoxe que ce grand partisan de la diction « naturelle » qu'était Molière ait choisi, pour ce mélange entre farce et comédie, d'écrire la pièce en la versifiant en alexandrins, une forme traditionnellement plus chantée que dite à cette époque où la musique des vers et la rime primaient sur l'expression du sens. Ce faisant, il donne à la charge critique, à ces situations triviales, mâtinées de réminiscences du théâtre de tréteaux, ses lettres de noblesse. Une affirmation haute et forte de la valeur de la comédie face à la tragédie à laquelle Molière s'essaiera cependant aussi, sans grand succès.

Faut-il y voir un acte de provocation de plus dans l'attaque frontale qu'il mène contre tous les travers de son époque ? Le contraste qu'il établit entre cette forme choisie et une intrigue populaire vaut pour une affirmation de soi et de son libre-arbitre.

Robin Renucci procèdera de même en « salissant » l'environnement des personnages et en inscrivant le jeu du couple de valets dans la tradition de la *commedia dell'arte*. Excessifs, grotesques, se poussant du cul, se donnant coups de pieds et beignes, avides et menteurs, avec leur zeste d'insolence, ratatinée dès que leur maître élève la voix, ils sortent tout droit de la comédie italienne. Dans le même temps, ils incarneront la version « brute » de leur maître. Là où celui-ci menace de frapper pour se faire obéir, ils passent à l'acte, le mari n'hésitant pas à porter la main, et le pied, sans vergogne sur son épouse. Le mimétisme des situations renforcera d'autant le portrait-charge de cette violence inscrite dans le modèle social.





Phot. © Chadam Communication

Entre amour toujours et roman d'apprentissage

Toute la pièce tourne autour d'un personnage dont l'intervention compte finalement peu de scènes : c'est Agnès, la recluse, condamnée au silence et à l'obéissance. Cachée ici derrière sa fenêtre par laquelle elle épie, lorsqu'elle descend sur scène, c'est sur l'injonction d'Arnolphe. Robin Renucci capte dans la jeune Juliette Cahon un reste d'adolescence typique : une manière de ne pas trop savoir que faire de son corps qui devient néanmoins parfaitement expressive dans son hostilité boudeuse, inexprimée d'abord, puis dans la manière qu'elle a, seule en scène avec les « maximes » de la parfaite épouse qu'Arnolphe lui a laissées à méditer, de prendre possession peu à peu de son corps sur le banc où elle se résout à la lecture.

Avec l'apprentissage de la liberté de son corps s'accomplit une prise de conscience d'elle-même qui passe par celle de son désir. À chaque nouvelle étape franchie par la jeune fille dans sa connaissance d'elle-même, décor et environnement sonore accompagnent cette mutation. Les coups de tonnerre du destin, coups de théâtre rendus oniriques, marquent sa transformation tandis que la « maison » tremble sur ses bases, s'en va par morceaux et entame son chemin vers la ruine et l'abandon.

Agnès parachèvera son « apprentissage » à la fin du spectacle. Lorsque son sort est apparemment réglé « au mieux » par les instances masculines – le père d'Horace dont Arnolphe est, d'une certaine manière, le débiteur, et son propre père, retrouvé –, la plaçant, une fois de plus, dans une nouvelle dépendance aux volontés des hommes et sous la coupe du jeune homme enfin accepté pour son époux, elle décidera, dans une manifestation farouche d'indépendance, de mettre aux ordures le présent que le jeune homme lui avait fait, signifiant par là-même le peu de cas qu'elle fait de cette décision prise pour elle. Robin Renucci ajoute ainsi



une étape au parcours de la pièce, transformant l'histoire d'amour d'Agnès en un voyage initiatique qui mène la jeune femme vers la liberté de disposer d'elle-même.



Phot. © Guillaume Thévenet

Amour toujours. Le prédateur pris à son propre piège

Robin Renucci ne sacrifie pas pour autant la complexité présente dans la pièce quant au personnage d'Arnolphe, que Molière incarne en personne sur le plateau au moment de la création et dans lequel une part de son propre portrait apparaît. Si le personnage est ridicule, insupportable de suffisance et haïssable, il n'en traduit pas moins, en propriétaire dépossédé de la proie qu'il convoitait, un désarroi qui n'est pas que de façade ou de dépit de futur époux trompé.

Car Molière, au moment où il écrit *l'École des femmes*, vient tout juste d'épouser, en janvier 1662 – la pièce sera jouée en décembre de la même année – Armande Béjart, de vingt ans sa cadette. Armande est la « sœur » de Madeleine Béjart – ou peut-être, selon les contemporains de Molière, la fille de la comédienne – dont il a d'abord été l'amant. L'auteur y voit-il un reflet de sa situation d'homme trop vieux toqué d'une jeune fille, et déjà un avant-goût de ce que sa vie avec Armande lui réservera en faisant de lui un dindon de la farce et un mari cocu ?

L'interprétation qu'en propose François Morel révèle les failles de ce personnage dans lequel on pourrait reconnaître l'auteur. Il n'est pas seulement l'insupportable représentant d'une société paternaliste et machiste, il est aussi, à l'image de certains hommes d'aujourd'hui, dépassé par les événements, prisonnier du modèle social dans lequel il est enfermé et incapable d'en sortir. Bourreau et en même temps victime de ne pas avoir appris comment se comporter en amour lorsqu'il découvrira sa passion pour la jeune fille.





Phot. © Guillaume Thévenet

D'hier à aujourd'hui, du passé au présent

On l'aura compris, la mise en scène de Robin Renucci choisit de n'être pas du temps de Molière sans toutefois opter pour une autre temporalité. Si les costumes sont du passé, il serait difficile de les attribuer à une époque précise. Et les anachronismes ne manquent pas tel ce réverbère campé sur scène qui vient rejoindre la cohorte bidonvillesque de la demeure d'Agnès.

Ce qui est en cause déborde le cadre historique, même si depuis les règles du mariage et le statut féminin ont considérablement évolué, et le metteur en scène traque, dans cette traversée du temps, la manière dont les schémas survivent, en dépit des avancées, dans les rapports homme-femme. Il le fait dans un travail au petit point dont les acteurs sont la clé en associant finesse d'analyse, plaidoyer féministe et complexité. Avec un amour du texte remarquable de nuances.

On regrettera cependant qu'il n'aille pas un peu plus loin encore et que les embryons de « folie » présents dans la mise en scène ne soient pas exploités plus à fond. On attendrait de la part des valets (Chani Sabaty et Igor Skreblin) un degré de plus dans la monstruosité, et moins de « timidité », peut-être, dans la déglingue progressive de la maison. Mais ces brouilles ne pèsent que peu face à la limpidité de la lecture qui illumine la pièce et révèle toute son actualité.





LE FIGARO

Au château de Grignan, L'École des femmes de Molière se réinvente en version féministe

Par Nathalie Simon
Le 2 juillet



Jaloux maladif, Arnolphe alias François Morel, inénarrable, malmène sa pupille jouée avec brio par Juliette Cahon. Guillaume Thevenet

CRITIQUE - Pour le retour des Fêtes nocturnes, Robin Renucci met en scène François Morel dans le classique de Molière revisité sans trahison.

Des martinets passent comme des éclairs au-dessus du château de Grignan (Drôme) faisant fi des températures élevées. Les rayons du soleil réchauffent la façade de style Renaissance auréolée de projecteurs aux lumières rougeoyantes. « J'espère que vous êtes bien hydratés, lance Sven Narbonne, je suis l'assistant de Robin Renucci, l'un de nos camarades (Luc-Antoine Diquero, NDLR) a eu un malaise, Robin a repris le rôle de Chrysalde au pied levé, je ne me tiendrai pas loin pour redonner vie à un métier oublié... »

« Souffleur ! », soufflent les spectateurs qui ont pris d'assaut les 787 gradins pour assister, ce chaud soir de juin, à la seconde représentation de L'École des femmes de Molière. Programmée à l'occasion de la 39^e édition des Fêtes nocturnes, elle dure une heure quarante-cinq, sans entracte. Louis Chedid est venu soutenir son ami François Morel, qui interprète Arnolphe. (Le chanteur et le comédien ont chanté ensemble Les Gens qui meurent). Patrick Peloux, le président des médecins urgentistes de France, est en tongs. Une jeune fille sort une gourde de son sac. Une dame en jupe à fleurs rouges brandit un éventail qui aurait plu à M^{me} de Sévigné dont on célèbre les 400 ans et qui venait ici visiter sa fille, la comtesse de Grignan.

Postiche sur le crâne, le filiforme Robin Renucci entre en scène, il est applaudi et suivi de près par François Morel, engoncé dans un manteau dont les motifs rappellent les tapisseries du château. « On le connaît lui, il a joué dans la série Un village français », chuchote une septuagénaire. Arnolphe, qui exige d'être appelé « Monsieur de la Souche », explique à Chrysalde le projet qu'il nourrit depuis vingt ans : épouser une femme d'une « innocence extrême », « autant idiote qu'il se pourrait », uniquement occupée à l'« aimer, coudre et filer ». Le public s'insurge à voix haute.



Le prisme de l'actualité

Dans ce dessein, le barbon a élevé Agnès, sa pupille de 16 ans (Juliette Cahon) dans l'ignorance du monde depuis l'âge de 4 ans. Il compte sur son couple de domestiques, deux pauvres bougres âpres au gain (Chani Sabaty et Igor Skreblin) pour la tenir enfermée et l'éloigner ainsi des tentations. C'est sans compter Horace (bondissant François Deblocq, Le Cid de Jean Bellorini) qui succombe aux doux appâts de l'enfant. Telle Cendrillon, celle-ci arrive pieds nus et sales comme sa robe bleu délavé et son corset d'un rose douteux.

Directeur du théâtre de la Criée à Marseille, Robin Renucci a lui-même joué le rôle d'Arnolphe sous la direction de Christian Schiaretti en 2016. Il a respecté, au vers près, la tragicomédie en cinq actes de Molière. Sa première « comédie de cour » qui avait suscité des débats lors de sa création au théâtre du Palais royal en 1662. L'acteur metteur en scène l'a adaptée par le prisme de l'actualité sur fond de #MeToo, des mouvements contre les violences faites aux femmes et le retour des masculinistes aux États-Unis.

Maladivement jaloux, obnubilé par la pensée d'être trompé, Arnolphe n'a de cesse de soumettre Agnès à son désir. Il lui fait une scène à l'abri des regards après lui avoir mis une main aux fesses. Robin Renucci situe l'action dans une cabane dont les planches tombent au fur et à mesure que la jeune fille ouvre les yeux et s'émancipe. Éclairé par un lampadaire, le terrain vague (scénographie de Lisa Navarro) est également habité par des souris. Quant au fameux « petit chat », il finit dans une poubelle !

Au même moment, le ciel affiche des camaïeux de rose et d'azur. « Votre sexe n'est là que pour la dépendance », assène Arnolphe qui déclenche de nouvelles huées dans les gradins. Le faquin s'endort quand Agnès lui lit les « maximes du mariage ». Son bourreau ignore qu'il vit là le début de la fin de son emprise sur elle. Sa pupille lui obéit mais avec désinvolture et décontraction. Visage poupin, Juliette Cahon, remarquée dans L'Amante anglaise du Musée Duras, la pièce fleuve de Julien Gosselin, tombe le corset et retrouve les chaussures d'Agnès qu'elle incarne avec la fraîcheur de ses 26 ans.

Un acteur intelligent qui joue un imbécile, c'est l'idéal

Robin Renucci

Pour sa part, chaleur aidant, François Morel ne s'économise pas. En nage, il a les joues de plus en plus rouges, s'époumone et éructe de rage impuissante. « Un acteur intelligent qui joue un imbécile, c'est l'idéal », dira plus tard Robin Renucci qui laisse Agnès décider de son destin et se libérer du carcan patriarcal. « On n'est pas sûr qu'Horace ne soit pas un Arnolphe en devenir », souligne ce féministe dans l'âme. Le « jeune Blondin » écoute d'ailleurs Every Breath You Take, de The Police, sur sa radiocassette tandis qu'une brise passagère soulage le public dans la nuit tombante.

« Sous prétexte d'éducation, l'autoritarisme est une domination, estime Robin Renucci, c'est une pièce politique. On voit la bêtise d'un homme qui a peur de l'intelligence féminine. Agnès apprend vite par l'amour qu'elle éprouve pour Horace. Molière, qui avait épousé Armande Béjart, se moque de lui-même. » Selon le metteur en scène qui aimerait la proposer en diptyque avec La Leçon de Ionesco, où un professeur finit par tuer son élève, « il n'y a pas un mot à changer » dans cette comédie. C'est sans doute pour cela qu'elle trouve une résonance avec ce qui se passe aujourd'hui.

Jusqu'au 22 août au château de Grignan (26), et en tournée, du 23 septembre au 3 octobre au Théâtre Montansier, à Versailles (78), du 7 au 9 octobre à la maison de la culture à Bourges (18)...



CULTURE • THÉÂTRE

Aux Fêtes nocturnes de Grignan, François Morel s'en donne à cœur joie dans « L'Ecole des femmes »

La scénographie en forme de no man's land indatable dessert le propos de la comédie de Molière davantage qu'il ne le sert.

Par Sandrine Blanchard (Grignan [Drôme], envoyée spéciale)

Publié le 13 juillet 2026 à 21h00 · Lecture 3 min.



François Morel et Juliette Cahon dans « L'Ecole des femmes », de Molière, mise en scène par Robin Renucci, le 20 juin 2026. GUILLAUME THEVENET

Quel drôle de décor pour un si bel endroit. Sur la scène de la 39^e édition des Fêtes nocturnes de Grignan (Drôme), installée devant l'élégante façade Renaissance du château qui domine ce joli village, une baraque en bois de guingois et un réverbère sont reliés par un fil sur lequel pend une paire de chaussures féminines. C'est ce dispositif minimaliste qu'a retenu Robin Renucci, directeur de La Criée, centre dramatique national de Marseille, pour mettre en scène *L'Ecole des femmes* de Molière.



En ce quadricentenaire de la naissance de la marquise de Sévigné – figure indissociable de l’histoire de ce château où elle passa de longs séjours et écrivit ses lettres –, le choix de cette comédie en vers est judicieux tant la charge moliéresque contre les hommes opposés à l’émancipation des femmes entre en résonance avec la liberté littéraire prise au XVII^e siècle par la marquise. Mais la scénographie en forme de no man’s land indatable dessert davantage le propos qu’il ne le sert.

« *Je ne veux point d’un esprit qui soit haut* », annonce Arnolphe à son ami Chrysalde pour justifier d’avoir fait élever sa pupille Agnès dans l’ignorance dès son plus jeune âge. Ainsi, se persuade-t-il, en épousant une sotte il ne risquera pas d’être cocu. Pour incarner ce bourgeois d’âge mûr, figure du patriarcat dominateur, François Morel s’en donne à cœur joie. Dans son costume au tissu de tapisserie, il est à l’image de cette société corsetée et déploie sa force comique au service du grotesque de son personnage. Sa stratégie ne va pas fonctionner et va même se retourner contre lui. Pièce de quiproquos, *L’Ecole des femmes* se rit de la bêtise des hommes qui ont peur des femmes intelligentes.

Anachronismes déroutants

Recluse dans la baraque d’un couple de villageois pauvres, valets sous le joug d’Arnolphe, Agnès tombe sous le charme d’Horace, un jeune bourgeois lui-même amoureux de l’ingénue. Pour signifier l’intemporalité de la thématique de cette pièce, Horace (convaincant François Debblock) arrive, un transistor sur l’épaule au son de *Every Breath You Take* chanté par Sting, chanteur de The Police. Mais il faut avoir en tête les paroles de cette chanson (« *Chaque respiration que tu prends/Chaque mouvement que tu fais/Chaque lien que tu*



*romps/Chaque pas que tu avances/J'aurai un œil sur toi») pour saisir le parti pris du metteur en scène. C'est tout le problème de cette version proposée de *L'Ecole des femmes*, les anachronismes déroutent le spectateur.*



François Morel dans « *L'Ecole des femmes* », de Molière, mise en scène par Robin Renucci, le 20 juin 2026. GUILLAUME THEVENET

Heureusement, le texte est servi avec limpidité et sa teneur, parfois salace, souvent machiste, déclenche des réactions amusées ou outrées du public. Dans sa volonté de puissance, Arnolphe n'a aucune limite lorsqu'il s'adresse à Agnès : « *Votre sexe n'est là que pour la dépendance/Du côté de la barbe est la toute-puissance. /Bien*



qu'on soit deux moitiés de la société, /Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité. /L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne. /L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne. »

Si François Morel offre un remarquable numéro d'acteur, une partie de la distribution manque de relief. Ainsi, les valets d'Arnolphe (Chani Sabaty et Igor Skreblin) revêtis de haillons et grossiers n'ont pas suffisamment d'insolence et de présence. Quant à Agnès, interprétée par Juliette Cahon – découverte en 2025 dans *Musée Duras* de Julien Gosselin –, sa timidité de jeu va peu à peu s'estomper.

La jeune comédienne déroule avec un mélange de désinvolture et de naïve indifférence, les dix maximes du mariage que lui enjoint de lire Arnolphe. Soit une longue liste des devoirs conjugaux de la femme d'une incroyable misogynie : « *Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne, /Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ; /Car, pour bien plaire à son époux, /Elle ne doit plaire à personne.* » Juliette Cahon et François Debblock usent à bon escient d'une gestuelle moderne pour incarner une jeunesse à l'opposé des corps droits et rigides des vieux bourgeois.

C'est de ce monde-là que nous sommes issus veut montrer Robin Renucci, un monde qui n'a pas cessé de contraindre et modeler les jeunes femmes et où Agnès incarne la figure de la libération féminine. Le temps a passé depuis Molière, la société a, fort heureusement, évolué. La baraque de guingois où était enfermée Agnès s'écroule, mais partiellement, signifiant à gros traits que le monde patriarcal n'est pas totalement derrière nous.



Robin Renucci tire jusqu'au bout le fil du récit d'émancipation. Parce qu'Horace pourrait être un Arnolphe en devenir, le metteur en scène imagine une Agnès qui choisirait seule son destin. Ce grain de folie d'un final revisité est plutôt réussi mais n'est pas à l'image d'une mise en scène qui manque d'éclat. Reste François Morel qui donne à entendre la langue de Molière de très belle manière. Il s'en régale et nous aussi.

¶ « L'Ecole des femmes » de Molière, mise en scène Robin Renucci, avec François Morel, Juliette Cahon, François Debblock, Sven Narbonne, Robin Renucci, Chani Sabaty, Igor Skreblin, jusqu'au 22 août au Château de Grignan (Drôme), puis en tournée : du 23 septembre au 3 octobre au Théâtre Montansier à Versailles, du 7 au 9 octobre à la Maison de la culture de Bourges, du 13 au samedi 17 octobre à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine), les 20 et 21 octobre au Radiant à Caluire-et-Cuire (Métropole de Lyon).

Sandrine Blanchard (Grignan [Drôme], envoyée spéciale)



Théâtre

L'ÉCOLE DES FEMMES

DE MOLIÈRE, mise en scène par Robin Renucci

🔵🔵🔵🔵 Arnolphe a, sur l'éducation des jeunes filles, des idées bien arrêtées. Sous son air bonhomme, comme le campe à la perfection François Morel dans cette version de *L'École des femmes* jouée sur le parvis du château de Grignan dans la mise en scène de Robin Renucci, cet amoureux dissimule un angoissé redoutant d'être cocu. Selon lui, la femme doit dès le plus jeune âge être protégée des tentations du monde pour devenir une épouse soumise. La bicoque en bois branlante où est logée Agnès, la promise, incarnée avec une fine touche d'ironie, traduit le caractère douteux du projet. La propreté laisse à désirer ; en témoignent ce rat qui traverse le plateau et les poux qui démangent l'adolescente. L'aspect crasseux de sa situation est encore souligné quand sur la fameuse réplique « *le petit chat est mort* », elle tend un sac malodorant contenant l'animal. Le comique de la pièce repose sur la naïveté de la jeune fille qui n'épargne au barbon aucun détail quant aux sentiments que lui inspire Horace, son jeune amoureux.



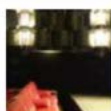
Arnolphe fait lire à Agnès les maximes réglant le comportement d'une épouse parfaite, mais il s'endort tandis qu'elle prend des poses lascives et que résonne le chant d'un coucou. Peu à peu, alors qu'il s'efforce de retaper tant bien que mal la bicoque qui menace de s'effondrer, c'est toute sa stratégie qui se casse la figure. Remarquablement mené et interprété, ce spectacle sert à la perfection le théâtre de Molière. **HUGUES LE TANNEUR**

Jusqu'au 28 août à Grignan (26), puis en tournée jusqu'en janvier à travers la France. theatre-lacriee.com

François Morel et Juliette Cahon dans *L'École des femmes*, mise en scène par Robin Renucci dans le cadre des Fêtes nocturnes de Grignan.

La Vie aime : 🟡 pas 🔵 un peu 🔵 bien 🔵 beaucoup 🔵 passionnément.

LA VIE N° 4218 / 19 JUILLET 2026 **77**



critiquetheatreclau.com SPECTACLES VIVANTS

Invités : Spectatif / A.Malamut /

[Accueil](#)
[Danse/Cirque](#)
[Théâtre](#)
[Clown/Marionnette/Mime/Jeune Public.](#)
[Avignon 2026](#)
[Sonnets A. Malamut](#)
[Actualités](#)
[Spectatif.com](#)
[Contact](#)

Recherche...



L'École des femmes De Molière Mise en scène Robin Renucci

17 Juillet 2026



École des femmes © Geoffrey Posaada Serguier

Réjouissant. Savoureux. Éloquent.

Écrite en 1662, *L'École des femmes* est l'un des plus grands succès de Molière. Créée au théâtre du Palais-Royal, elle connut un triomphe dès sa première représentation.

Installé face à la magnifique façade du château de Grignan, le plateau offre un écrin exceptionnel à la mise en scène de **Robin Renucci**. Vivante et pleine d'énergie, elle restitue toute la modernité de Molière. Les alexandrins y prennent toute leur ampleur et résonnent avec une force singulière. Le rire est omniprésent, mais derrière la comédie se dessine une réflexion toujours actuelle sur la domination masculine, la liberté des femmes et le droit de choisir sa propre vie.





© Geoffrey Posada Serguier

Arnolphe est persuadé d'avoir trouvé la solution idéale pour ne jamais être trompé. Depuis l'enfance, il élève Agnès dans l'ignorance, loin du monde et des hommes, convaincu qu'une épouse docile ne peut que lui rester fidèle. Mais l'arrivée du jeune Horace va bouleverser tous ses projets. Peu à peu, Agnès découvre l'amour, apprend à penser par elle-même et échappe à celui qui croyait pouvoir décider de son destin.

La scénographie de **Lisa Navarro** participe pleinement au récit. Cette étrange maison de bois, construite comme une cabane isolée du monde, devient la prison d'Agnès. Au fil du spectacle, elle s'effondre peu à peu, entraînant avec elle les certitudes d'Arnolphe et l'illusion du pouvoir qu'il croyait exercer sur la jeune femme.

Les lumières de **Sarah Marcotte** mettent en valeur aussi bien le plateau que la magnifique façade du château de Grignan.

Les costumes de **Benjamin Moreau**, élégants et soignés, contribuent à inscrire cette mise en scène dans un univers à la fois classique et résolument moderne.

François Morel est un Arnolphe aussi drôle qu'autoritaire. Tour à tour sûr de lui, inquiet, ridicule puis complètement dépassé par les événements, il compose un personnage profondément humain. Il s'empare des alexandrins avec une telle aisance qu'ils semblent devenir un langage de tous les jours, rendant le texte de Molière d'une étonnante modernité.



© Geoffrey Posada Serguier



Dès son entrée, **Juliette Cahon** nous séduit par sa fraîcheur, son naturel et sa sincérité. Elle illumine la scène par une présence évidente et donne à Agnès une grâce infinie. Son regard, ses silences, sa spontanéité et la finesse de son jeu rendent son personnage profondément attachant. Au fil du spectacle, elle fait naître une émotion de plus en plus intense. Elle nous enchante par la justesse de son interprétation.

François Deblock apporte beaucoup de charme et de légèreté à Horace. Plein d'enthousiasme et de spontanéité, il compose un jeune homme sincèrement épris d'Agnès. Son énergie communicative et son naturel donnent beaucoup de fraîcheur à leur histoire d'amour.



© Geoffrey Posada Serguier

Igor Skreblin et **Chani Sabaty**, dans les rôles d'Alain et de Georgette, nous amusent par leurs maladresses. **Luc-Antoine Diquéro** et **Sven Narbonne** complètent avec naturel cette distribution.

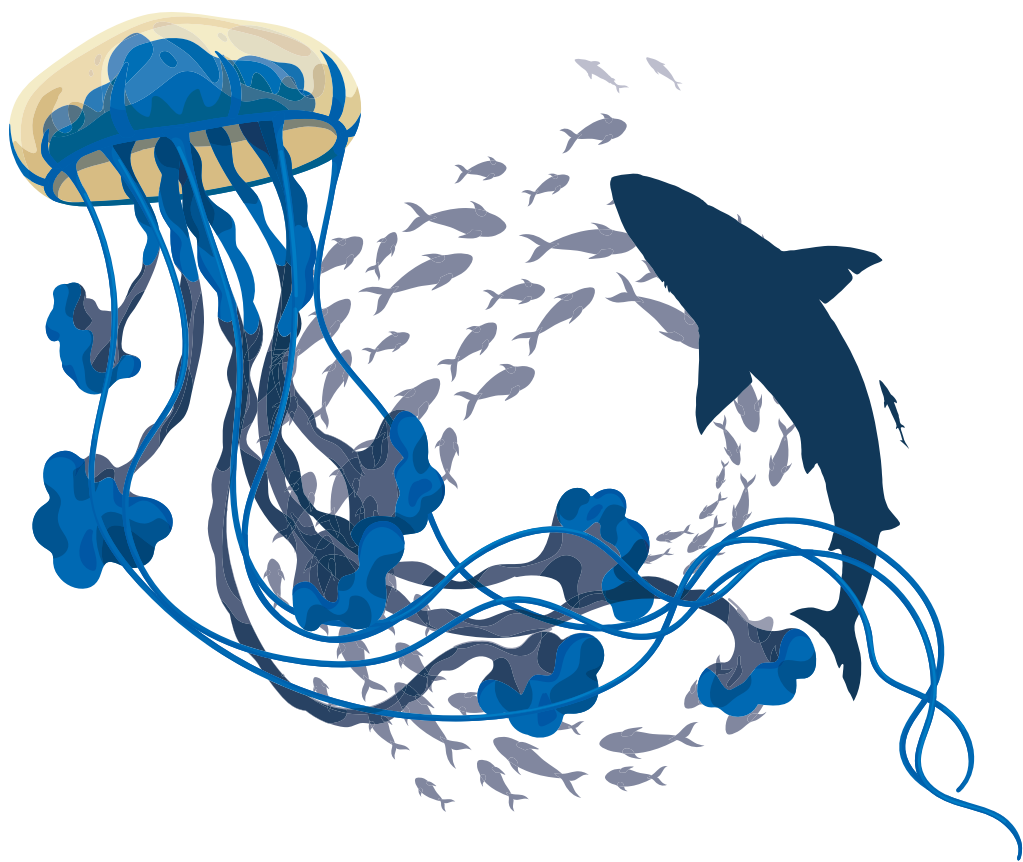
Dans l'écrin exceptionnel du château de Grignan, **Robin Renucci** fait entendre toute la modernité de Molière. Une mise en scène généreuse, portée par une troupe talentueuse et une **Juliette Cahon** éblouissante, qui offre au public un magnifique moment de théâtre.

Claudine Arrazat critiquetheatreclau.com

Fêtes nocturnes de Grignan au Château de Grignan Dates : du 24 juin au 22 août 2026



PRESSE ÉCRITE
PRESSE RÉGIONALE
ANNONCES



Émission · L'invité d'ICI matin, ICI Drôme Ardèche

"Grignan, c'est un emblème !" pour Robin Renucci, metteur en scène de L'Ecole des femmes aux Fêtes nocturnes 2026



 ICI Drôme Ardèche

Diffusé le jeudi 7 mai 2026 à 7:47

Publié le jeudi 7 mai 2026 à 7:47

Pour l'édition 2026 des Fêtes nocturnes de Grignan, le comédien Robin Renucci met en scène L'Ecole des femmes de Molière. La pièce sera présentée au public du 24 juin au 22 août. Robin Renucci est l'invité d'ICI Drôme Ardèche.

Le directeur de la Criée, scène national de Marseille, également comédien et metteur en scène **Robin Renucci est l'invité d'ICI Drôme Ardèche** ce jeudi 7 mai. L'artiste va présenter L'Ecole des femmes cet été au Château de Grignan pour les Fêtes nocturnes 2026.



ICI Drôme Ardèche - Pourquoi jouer à Grignan pour les Fêtes nocturnes ne se refuse pas ?

Robin Renucci - Quand on est un acteur qui aime le public, quand on est un directeur de centre dramatique national qui toute son année cherche la relation avec tous les publics, Grignan, c'est un emblème. Sur les gradins de Grignan, on peut trouver des spectateurs qui aiment le théâtre parce qu'ils le voient depuis de longues années, et puis on y découvre des gens qui viennent pour la première fois au théâtre. Et c'est une gageure de pratiquer le théâtre avec des œuvres comprises par les néophytes tout autant que par les initiés, de faire en sorte que les unes et les autres comprennent au même endroit quelque chose écrit de surcroît il y a plusieurs siècles.

Justement, comment met-on en scène Molière en 2026 ? Vous dites avoir la volonté que ça soit comique. On ne rigole pas exactement de la même manière en 2026 qu'au XVIIe siècle !

Le choix des acteurs est essentiel dans ce cas-là. J'ai choisi François Morel pour jouer le rôle principal. C'est un acteur populaire qui est aimé du public, qui aime passionnément le public et qui sait, par sa simplicité, toucher au cœur les gens. Et puis, comme dans Charlie Chaplin, on rit de situations graves. Cette pièce est l'histoire du rapt d'une jeune fille et du désir de l'épouser alors qu'on est un vieil homme. C'est une œuvre qui nous questionne et qui nous fait rire. Il faut être dans la rencontre d'aujourd'hui : nous venons de vivre les critiques masculinistes ou encore le patriarcat qui est chancelant, en tout cas très souvent bousculé. C'est exactement ce dont parle Molière en 1662. C'est tout à fait les sujets d'aujourd'hui : l'émancipation de la femme, la peur des hommes vis-à-vis d'une femme intelligente, l'égalité entre les femmes et les hommes. Beaucoup de sujets de notre actualité !

Les alexandrins ne font pas peur au public, maintenant que tout s'écrit rapidement et en abrégé ?

Oui, bien sûr, les réseaux sociaux ne facilitent pas l'écriture longue. Mais au fond, quand on écoute les chanteurs et les rappeurs, quand on aime la musique, on s'aperçoit que l'alexandrin est un outil formidable de rythme et de poésie. L'important, c'est de ne pas le rendre ampoulé, ce que certains malheureusement font. Avec François Morel et toute l'équipe de l'École des femmes, on veut le rendre



le plus limpide possible, le plus direct. Et chaque vers étant terminé par la même sonorité, le public est intelligent et sait le mot qui va venir dans le vers d'après. C'est tout à fait direct, simple et joyeux, et pas du tout clivant. Ce sont souvent ceux qui ne connaissent pas les pièces, qui viennent et qui découvrent la langue, qui sont les plus charmés.

L'an passé, la barre a été mise très haute à Grignan avec Le Barbier de Séville. Vous allez avoir le trac ?

Très certainement. Nous y allons avec une grande humilité. Parler simple, dire aux gens combien on a envie d'être avec eux, se préparer beaucoup, répéter énormément, ce que nous allons faire en ce moment. Se préparer pour 46 dates. C'est un marathon. Et c'est joindre le plaisir et le bonheur politique, je dirais, d'être ensemble, de se rassembler dans une société qui est souvent très fragmentée. C'est l'occasion d'être ensemble, le temps d'un été, une soirée, et donner un rendez-vous affectueux et attentif au public. Je suis très sensible à cette question d'échange avec le public.

Vous allez travailler en Drôme tout le mois de juin ?

Oui, nous allons répéter tout le mois de juin, pas dans la journée en plein soleil mais plutôt à partir de 16 ou 17 heures le soir. Puis il y aura ensuite toutes les représentations au Château de Grignan, à partir du 22 juin jusqu'au 22 août.

Vous connaissez bien la Drôme ?

Je suis venu faire ce qu'on appelle la comédie itinérante du Centre Dramatique de Valence. J'ai donc visité une trentaine de villages de Drôme Ardèche. Et puis, j'ai vécu près d'une année et demie à Valréas, dans l'Enclave des Papes. Je venais en tant que tout jeune comédien auprès de René Jauneau et de toute une équipe absolument formidable qui mêlait l'éducation populaire et le théâtre d'art, apprendre mon métier avant d'entrer au Conservatoire National et de pouvoir vivre ma carrière. C'est pourquoi c'est pour moi une forme de don et de contre-don de revenir dans cette région, d'y séjourner longuement et d'offrir, de partager surtout avec le public quelque chose qui me tient à cœur.





N° 652
jeudi 18 au jeudi 25 juin 2026
Édition(s) : MONTÉILMAR
Page 51
1579 mots - 6 min



LE MAG

GRIGNAN RENCONTRE AVEC ROBIN RENUCCI AVANT LES FÊTES NOCTURNES DU CHÂTEAU

De retour sur la terre « de sa seconde naissance »

Pour la 39^e édition des Fêtes Nocturnes du château de Grignan, l'acteur et metteur en scène Robin Renucci propose une adaptation de l'École des femmes de Molière. Rencontre.



Robin Renucci proposera son adaptation de l'École des femmes de Molière, au château de Grignan, du 24 juin au 22 août. Photo : © Justine Serres

Du 24 juin au 22 août, la cour du château de Grignan se transforme pour la 39^e fois, en scène de théâtre. Pour cette année particulière, placée sous le signe des 400 ans de l'anniversaire de la naissance de Madame de Sévigné, le choix de la pièce avait toute son importance. Pour cette occasion c'est le metteur en scène Robin Renucci qui proposera une adaptation de l'École des Femmes de Molière. Un metteur en scène et acteur qui a un lien particulier avec le territoire, puisqu'il a découvert sa vocation à Valréas. Rencontre avec Robin Renucci.

Cet été, vous investirez le château de Grignan avec l'École des femmes de Molière. Pourquoi avoir choisi cette pièce ?

«C'est vraiment un choix personnel et en étudiant la proposition d'Arnaud Vincent-Génod, le directeur des Châteaux de la Drôme : on réfléchit, on se dit quelle est la justesse de la relation avec le public, car c'est ce que je place au cœur de tout ce que je fais.

Donc un public grignanais qui est un public populaire, qui est brassé de toutes les origines sociales, de gens qui sont parfois des touristes, des gens des villages, des gens de passage... Un très large public de près de 800 spectateurs pendant 46 dates. Il faut donc bien réfléchir à la façon dont on s'adresse à lui et comment on va partager un vrai moment de théâtre. Il faut se poser des questions, autour du château, de cet espace patrimonial majestueux et à la fois autour de Madame de Sévigné, qui est une femme intelligente, érudite, contemporaine des auteurs du XVII^e. Je vais donc plutôt me tourner vers le XVII^e. C'est une amoureuxse de la langue française.

Et puis très vite on va vers des auteurs de cette époque et on se dit qu'être à Grignan, en été, en période estivale, il vaut mieux

être dans un rapport ludique et joyeux.

Donc je vais chercher chez Molière et notamment autour de l'intelligence féminine. C'est un auteur féministe qui sait très bien parler des femmes, et là il en parle à travers l'émancipation d'une jeune fille, qui est un des sujets de la Marquise de Sévigné.

Donc je suis arrivé évidemment à « L'École des Femmes » par ce biais-là, qui est une réflexion pensée, une réflexion de travail et des déductions.»

Le châteaude Grignan est un lieu chargé d'histoire. Comment adapte-t-on un spectacle à un lieu comme celui-ci ?

«En tenant compte de l'architecture, la beauté du lieu et de ses difficultés aussi d'une certaine manière. Donc il faut arriver à imaginer une scénographie par rapport au volume, qui est majestueux, très vaste, très droit, avec beaucoup de lignes, beaucoup d'équilibre dans le château.

Donc l'aspect circulaire s'impose, je l'ai épousé totalement. C'est une vision d'architecte en fait. Et puis, contredire la pierre avec n'importe quoi, si ce n'est pas pensé, c'est très difficile.



Donc j'ai choisi le bois, parce que le tréteau et le grand plateau en bois racontent Molière, et racontent son périple et son histoire du théâtre populaire et itinérant.»

Pouvez-vous nous parler de la pièce?

«C'est l'histoire d'un homme qui séquestre une jeune fille. Donc pouvoir parler, de l'émancipation féminine, de la crainte que les hommes ont des femmes intelligentes.

Le fait d'être cloîtré dans une maison précaire, une maison fragile, qui incarne un patriarcat de contre-nature et qui va s'effondrer progressivement. Dès lors, j'avais mon sujet architectural, mon sujet scénographique. C'est-à-dire qu'on assiste à l'effondrement d'un patriarcat qui veut séquestrer une jeune fille pour en faire sa femme. Et on va lui donner, à cette jeune fille, tous les moyens de s'échapper.»

Que représente pour vous le fait de jouer dans le cadre des Fêtes Nocturnes de Grignan ?

«C'est un challenge. Je viens à Grignan régulièrement et puis j'ai déjà participé au Festival de la correspondance. Donc je connais le lieu, je connais le public, je suis heureux d'y venir. J'ai vécu quand même pas mal de mois dans cette région. Donc c'est un plaisir d'être à Grignan. Et puis c'est un challenge artistique d'arriver à la 39e fois, derrière des moments majestueux et très réussis, avec des publics enthousiastes. C'est intéressant pour soi de toujours se confronter à quelque chose de difficile. Et c'est

ce que j'ai bien l'intention de faire.»

Cette édition des Fêtes Nocturnes s'inscrit dans une année particulière marquée par les 400 ans de Madame de Sévigné. Cet anniversaire a-t-il influencé certains de vos choix pour la représentation ?

«Pour moi il était important de placer Madame de Sévigné au cœur de la chose. Donc c'est pour ça, à ma façon, qu'on lui rend un hommage avec Molière, avec cette pièce, avec un hommage à l'intelligence, un hommage à l'émancipation féminine et de surcroît, un hommage à la question de l'effondrement autoritariste. Parce que nous sommes à nouveau dans une époque d'autoritarisme.

Le sujet de la pièce est violent, mais après le véhicule du rire est très important. C'est aussi pour moi une comédie que je voulais mettre en scène parce que je veux faire rire les gens avec un sujet comme Charlie Chaplin riait du dictateur.»

Qu'est-ce que cela fait de travailler avec un acteur tel que François Morel?

«Je n'ai jamais travaillé avec François, mais je l'ai repéré depuis longtemps et je connais ce qu'il fait. C'est quelqu'un d'une grande probité, avec beaucoup de respect du public, avec une intelligence, évidemment, puis-qu'il est à la fois auteur, chanteur et très lié au texte. Il aime les vers et pour moi, c'est très important.

C'est le rôle le plus lourd du répertoire français l'alexandrin, et il fallait le confier à un acteur qui ait toutes ses capacités, à la fois

de bienveillance, d'amour du public, d'amour du théâtre. Il ne faut pas une vedette de pacotille. Il faut vraiment quelqu'un qui soit populaire et qui aime son métier. C'est le cas de François.»

Vous revenez dans la région où vous avez découvert le théâtre. Comment le vivez-vous ? Pouvez-vous nous raconter votre histoire avec le théâtre ?

«Valréas, pour moi, c'est une seconde naissance. Je viens d'un milieu populaire, à la fois Corse d'un côté et Bourguignon de l'autre.

Je suis arrivé de ma Bourgogne en stop, dans les années 1975, pour arriver à Montélimar, à l'embranchement de Valréas, quelqu'un m'a pris en voiture, m'a déposé.

C'était pour un stage de Pâques. Et après, je suis resté dix ans. Dans un milieu extrêmement exigeant, que René Jauneau, qui habitait Valaurie, a investi. Il était le directeur de ce festival, qui s'appelait Les Nuits de l'Enclave.

Et j'ai fait mes débuts d'adolescent, j'étais sur le plateau avec des très grands acteurs de la comédie française, mais dans un respect très important de la transmission et de la formation, à qui je dois énormément.

Donc c'est un milieu qu'on appelle d'éducation populaire, c'est une notion que j'ai sans cesse cultivée, avec ensuite la chance de pouvoir entrer au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, de faire du cinéma, de la télévision, de faire beaucoup de choses, mais qui justement n'ont jamais été aussi intenses pour moi, et vibrantes,



que ces moments où je jouais dans la cour du château de Simiane à 17 ans et jusqu'à 23 ans.»

Le festival des Nuits de l'Enclave cette année fête ses 60 ans. Est-ce que vous comptez y aller ?

«Bien sûr ! Il faut juste que je trouve le bon jour pour y aller.»

Qu'est-ce que ce festival à Valréas vous inspire ?

«À Valréas, j'ai eu comme partenaire dans plusieurs pièces, Pierre Vial qui jouait avec moi alors que j'étais très jeune. Et après, je l'ai eu comme ami et professeur au conservatoire.

On a fondé ensemble d'ailleurs une autre aventure équivalente à Valréas en Corse qui s'appelle l'Aria. C'est grâce à cette initiative de Valréas que j'ai eu envie, quand j'ai eu 40 ans et que j'étais un peu au fait de ma carrière, de rendre ce que je recevais. De

dons et de contre-dons à tout ce mouvement théâtral de la décentralisation théâtrale, et de le faire dans mon petit village de Corse où ma maman était et où mes enfants ont grandi.

C'est là où j'ai créé une aventure en 1998, la même que Valréas au fond, inspirée de la même manière.»

Propos recueillis par Sasha Laurelut-Dupin et Justine Serres





N° 653
jeudi 25 au jeudi 2 juillet 2026
Édition(s) : TRICASTIN
Page 47
1250 mots - 5 min



LE MAG

FRANÇOIS MOREL AUX FÊTES NOCTURNES DE GRIGNAN AVEC " L'ÉCOLE DES FEMMES"

Un Arnolphe au château de Grignan



« Grignan, c'est la belle idée, généreuse, du théâtre populaire » explique le comédien François Morel. © Arthur Altier

Le château de Grignan, à

l'occasion de la 39^e édition
François Morel.

Dirigé par Robin Renucci, celui-ci

prêtera ses traits l'emblématique personnage du théâtre français, Arnolphe, dans " L'École des femmes ". Rencontre avec cet homme de culture.

Vous venez à Grignan avec "L'École des femmes", qu'est-ce que cette aventure vous inspire ?

« C'est un projet qui me semble ambitieux. Quand Robin Renucci m'a proposé d'incarner Arnolphe, j'ai tout de suite dit oui, alors que je n'avais pas tellement le rôle en tête. Je me suis dit que, lorsque j'ai voulu devenir comédien, c'était aussi pour ce genre de propositions.

Le projet me déplace. J'ai l'impression d'être hors de ma zone de confort et c'est ce qui m'intéresse aussi. Je me déplace souvent pour aller dans des endroits où je ne suis jamais allé.

C'est un des plus grands rôles du répertoire (Arnolphe) et c'est avec un homme de théâtre que j'admire (Robin Renucci). Il a une certaine vision du théâtre populaire et, pour moi, c'est ça Grignan : une certaine idée du théâtre populaire. Il y a des gens très divers. Ça réunit tous les publics, et parfois celui populaire qui n'a pas l'habitude d'aller au théâtre et qui va redécouvrir Molière. Pour moi, c'est la belle idée, généreuse, du théâtre populaire. »

C'est votre objectif, en vous produisant, de partager cette culture au plus grand nombre ?

« Bien sûr. Je pense qu'il y a des gens qui iront au théâtre pour la première fois et qui découvriront la pièce. Je trouve qu'une des fonctions principales du théâtre, c'est de réunir les gens. Il y a plein de choses qui nous séparent, qui renvoient les gens à leur solitude... »

Au théâtre, on est réunis, peu importe l'origine sociale, la couleur de peau... Souvent, les pièces de Molière, c'est ce que ça fait. Notre fonction, c'est autant de parler au féru de théâtre qu'au petit môme qui découvre et qui éclate de rire. »

Vous allez incarner Arnolphe, personnage majeur du théâtre français. Il est parfois inquiet, pathétique, autoritaire... Comment concilier et interpréter tous ces traits à la fois ?

« C'est la richesse du rôle. C'est un personnage avec un projet dérangeant, qui choisit un enfant de 4 ans pour la marier à 20 ans, en la rendant idiote pour qu'elle n'ait aucune pensée.

C'est une pièce écrite il y a plus de trois siècles, mais qui parle de masculinisme, du rapport entre les hommes et les femmes... »

Le projet d'Arnolphe est complètement fou. Le personnage vit des montagnes russes à longueur de temps : parfois enthousiaste, parfois mis en difficulté par Horace... Il y a plein de choses à jouer, et c'est le plaisir du comédien. C'est un rôle d'une grande richesse. »

Qu'est-ce qui vous intéresse le plus chez lui ?

« Pour moi, c'est un des sommets du théâtre classique. C'est une proposition ambitieuse. Je me suis dit : si j'ai voulu faire ce métier-là, je suis un imbécile si je refuse ce rôle. Quand on me l'a proposé, j'ai spontanément dit oui. C'est pour ce genre de rôle que j'ai rêvé d'être comédien. »





N° 653
jeudi 25 au jeudi 2 juillet 2026
Édition(s) : TRICASTIN
Page 47

Qu'est-ce que vous espérez que le public retienne du personnage d'Arnoplie ?

«Qu'il comprenne la folie de son projet, mais aussi qu'il puisse être ému par ce personnage qui, d'une certaine manière, découvre le sentiment pour l'autre. Parfois, il est surpris lui-même de connaître le sentiment amoureux.»

J'espère qu'on rira de lui et qu'on rira avec lui. Il est très riche : drôle, effrayant, minable... Il a un discours sur les femmes extravagant : "Votre sexe n'est là que pour la dépendance ", c'est incroyable !»

Incroyable mais aussi profondément actuel... Quels échos percez-vous de votre représentation sur ces sujets ?

«Je trouve que le théâtre, ça sert aussi à parler des sujets d'aujourd'hui. Les gens vont réagir avec ce qu'ils sont, avec leurs pensées. C'est un spectacle qui ne partage pas les projets masculinistes, ça c'est sûr.»

Vous considérez la pièce comme une sorte de comédie ?

«Une comédie dramatique je dirais. Il y a des moments où on rit et des moments où on ne rit pas du tout.»

Cette manière de concilier comédie et drame, c'est la meilleure pour passer des mes-sages ?

«Moi, j'aime bien ça. J'aime bien que le rire ait une certaine profondeur, et je m'ennuie quand les spectacles sont drôles mais uniquement légers, où on ne parle pas du monde... Tout comme j'ai du mal avec les spectacles qui ne seraient que graves, dans lesquels l'humour n'a pas sa place. Dans ce spectacle, le rire a sa place, sans oublier les sujets graves et profonds.»

Vous dites que les gens sont divisés... Pour vous, l'humour c'est la forme d'expression par excellence pour unir ?

«Je trouve que l'humour, aujourd'hui, a davantage tendance à diviser qu'à réunir. Moi, j'ai toujours le fantasme de réunir les gens, de faire en sorte que des gens qui ne pensent pas comme moi puissent quand même trouver du plaisir à m'écouter jusqu'au bout.»

Depuis 1987, les Fêtes nocturnes occupent une place forte à Grignan. Est-ce que, en tant que comédien, on sent qu'on s'inscrit dans une mémoire particulière ?

«Je le remarque en parlant aux gens de Grignan. Je ne le mesure pas tellement avant de venir ici. Il y a eu de grandes pièces ici, ça met la barre assez haut. Il faut essayer d'être à la hauteur.»

C'était un objectif de jouer au théâtre de Grignan ?

«Je ne pense pas les choses comme ça. Quand ça m'a été proposé, je me suis dit que c'est le

genre de projet qui ne se refuse pas : Grignan avec une pièce de Molière. C'est un objectif intéressant de participer à cette belle histoire.»

Est-ce que vous sentez une ferveur, une attente différente chez le public des Fêtes nocturnes ?

«J'ai l'impression que c'est le festival des gens de Grignan. C'est vraiment leur histoire, ça fait partie de la vie du village. J'ai la sensation d'un attrait, d'une bienveillance, que les gens sont contents d'être associés à cette histoire.»

Dans quelle mesure un lieu comme le château de Grignan influence-t-il la présence sur scène ?

«Ce qui change surtout, c'est qu'on joue en extérieur. Il va y avoir deux versions de ce spectacle : une en extérieure et une dans des théâtres plus normaux. Ici, c'est un peu différent : on sera " microtétés ". Il faut faire en sorte que ça n'ait pas une trop grande influence sur le jeu, que je sois aussi minable qu'il le faut quand je dois l'être.»

Il y a un côté presque sensuel, de plaisir, de se retrouver dans un lieu aussi beau, chargé d'histoire. Ça rend plus heureux.»

Billetterie
www.chateaudegrignan.fr

Propos recueillis par Arthur Altier

Parution : Hebdomadaire
Diffusion : 10294 ex. (Diff. payée Fr.) - © ACPM DSH 2020-2021



Tous droits réservés 2026 La Tribune de Montélimar
c22526f970106f09a0f20823f009b13c05fA14Ma70c1X8d1882a485

